

+ En circulation  
21.11 m. 4.

Légation de Suisse  
en  
France

Paris, le 13 novembre 1947.

Rapport No 27.

CONFIDENTIEL.

Retour  
26.XI.47

Monsieur le Conseiller Fédéral,

La Secrétaire de M. Bidault m'a téléphoné hier pour changer l'heure du rendez-vous que le Ministre avait fixé. Elle excusa son chef, disant qu'il était appelé à intervenir à la Chambre vers 17 heures et me fit part de sa proposition de me recevoir à midi. Comme je répondais que je pouvais attendre et que je ne voulais pas le déranger un jour où il était surchargé, elle insista : "Oh non, c'est mieux de le faire tout de suite. On ne sait pas ce qui peut arriver ces prochains jours"!...

C'est ce sentiment de provisoire que l'on a maintenant au Quai. On sent planer la disgrâce sur de nombreuses têtes déjà. Certains fonctionnaires diplomatiques cherchent la sécurité dans des postes éloignés, si possible, sans éclat. Beaucoup d'autres marquent à leur chef une distance hostile.

J'ai trouvé M. Bidault souffrant violemment d'un lumbago. Il ne paraissant cependant pas abattu, mais plutôt irrité ; irrité surtout à cause de la conférence de presse que le Général de Gaulle vient de donner et que les journaux ont relatée en détail (vous en trouverez, sous ce pli, les impressions directes de mon collaborateur, M. Barbey, qui y assistait).

Le Ministre des Affaires Etrangères me dit, parlant du Général : "Il prend toutes les habitudes d'un certain per-

Monsieur le Conseiller Fédéral Max PETITPIERRE,  
Chef du Département Politique Fédéral,

B e r n e .

EJ/NS.



sonnage d'outre-Rhin aujourd'hui disparu. Il attaque maintenant de façon personnelle et brutale ; le passage "on a des palais, on a des huissiers" est dirigé contre moi. Comme c'est bête !... Et en même temps, comme c'est démagogique ! Si l'on savait combien je fais peu de cas, ou plutôt même combien j'ai horreur des accessoires de la vie officielle !... Démagogie partout... Quelles pauvres trouvailles que ce slogan de "féodalité", de "nouvelles féodalités" qu'on lance ! Il emploie tous les moyens maintenant, même les coups bas. Il change continuellement. Je ne vois chez lui aucune conséquence, aucune ligne de conduite. Il fait ce qui est le plus facile et le plus néfaste. Il dit au moment même ce que l'on veut entendre. Tous ceux qui ont essayé de collaborer honnêtement avec lui se sont détachés de lui et se mettent à le détester. Il ne lui reste que son groupe de partisans, parmi lesquels se trouvent des personnalités fort douteuses. Les Américains vont être surpris, lorsqu'ils auront à faire à lui. Ce ne sont que volte-faces, chantage, menaces ; mais ils ne savent pas ... Ils voient tout cela d'une façon lointaine. Ils ne se rendent pas compte à quel point tout ce mouvement suscité par ce Général - créé lui-même par la propagande de guerre - apporte d'insécurité et d'instabilité en Europe et dans le monde. Avec un peu d'attention pourtant, ils pourraient remarquer maintenant déjà combien leurs propres maladrotes (la façon dont ils nous accordent leur aide en est un exemple) donnent d'armes contre eux ; et ceci non seulement aux communistes, qui n'ont que le choix des arguments contre l'emprise américaine, mais précisément au Général, qui a fait sienne la formule créée par Ramadier et employée par Thorez, la formule du parti américain et du parti russe, à laquelle le Général oppose celle du parti français. Tout cela ne veut rien dire, mais ce sont toujours les choses qui ne veulent rien dire qui entraînent."

"En étudiant l'histoire, comme en assistant à la phase de vie publique qu'il m'a été donné de vivre", poursuivit

le Ministre, "ce qui m'éfrappe le plus, c'est l'aversion qu'éprouve la multitude à l'égard de tout ce qui est mesuré, prévoyant et stable. Il n'y a que les solutions extrêmes qui attirent. Tenez, l'autre jour, le mardi 11 novembre, le président de la République est descendu les Champs-Élysées en saluant la foule, debout, dans sa voiture, de son gant blanc. Silence glacial ; pas un applaudissement. Et, tout de même, cet homme, dans tout ce qu'il est, est infiniment plus près de ce que le Général appelle si abondamment "le peuple", c'est-à-dire du Français moyen, des petites gens ; c'est un homme consciencieux, raisonnable, plein de coeur ; mais le peuple cherche la grandeur, la fausse grandeur. Napoléon III, qui a mené la France à son premier grand désastre, a été élu malgré le rôle sanglant qu'il avait joué à ses débuts, et ceci uniquement parce qu'il représentait une fiction, à cause d'un nom."

Puis, se reprenant, M. Bidault déclara : "Mais ce n'est pas encore fait. Ils n'y sont pas encore. Il reste tout de même l'expérience du Gouvernement provisoire et le souvenir des fautes que le Général a accumulées quand il le présida. On a peur maintenant. On a peur d'un danger extérieur et d'un danger intérieur. C'est un vieil instinct de la guerre qui fait que les masses se rallient autour d'une personnalité suggestive. L'hypnose se produit à travers des associations irraisonnées : un nom, par exemple. C'est prodigieux ! Ce nom de Gaulle, pour une nation aussi auditive que la nôtre, a vraiment quelque chose d'une formule magique. Et toujours, la prudence, la clairvoyance, la raison, seront la part de ceux qui savent résister à la magie. Parfois, le besoin d'opposer la liberté du raisonnement aux anciennes et aux nouvelles formules de sorcellerie crée des révolutions, comme en était une la Réforme. Mais nous vivons aujourd'hui dans une époque de contre-réforme. L'humanité cherche le symbole et veut s'adonner entièrement à un culte ; pas au vrai, mais à des cultes fallacieux."

Je complimentai alors M. Bidault, pour faire une digression, du grand succès personnel qu'il a remporté aux Etats-Unis, en obtenant l'emprunt qui permet de faire le pont jusqu'à ce que devienne efficace l'aide émanant du plan Marshall.

- "Oui, c'est vrai", me dit-il, visiblement content, "c'est vrai, mais personne ne le sait, et personne ne le dit ; et je ne peux pas le dire moi-même. C'est à Moscou que je me suis beaucoup lié avec Marshall. C'est un homme froid, qui pense juste, mais qui emploie la pensée, avant tout, pour simplifier tout problème ; il y a un risque d'aller trop loin dans cette voie."

Je parlai alors au Ministre du travail fourni par Sir Oliver Frank et Hervé Alphand, et du travail parallèle des commissions américaines.

Il me dit : "Tout cela a été très bien fait, rapidement, dans un bon esprit. Les contacts qu'ils ont maintenus continuellement ont été confiants, amicaux. C'est plus haut que les choses se gâtent... C'est le State Department qui, à l'heure qu'il est, manque encore de compréhension pour le climat intérieur des pays européens. Mais, malgré cela, ça a bien marché ; puis, la réunion de Londres laisse prévoir une certaine détente. Il y aurait, pour l'instant, une légère tendance à l'optimisme. Il paraîtrait que les Russes veulent appuyer le point de vue français dans la question de la Ruhr."

Je lui fis alors la remarque suivante : "Talleyrand avait amené les Prussiens sur le Rhin. Il faudrait prendre garde de ne pas amener, maintenant, à travers les internationalisations, les Russes à cette ligne."

- "Les Russes et leurs satellites", répartit mon interlocuteur, "vous questionnent beaucoup, à Berne, sur les détails de la Conférence Marshall. Ils paraissent très satisfaits des renseignements qu'ils obtiennent."

Je répondis à M. Bidault que je ne pensais pas que nous détenions des renseignements qu'ils ne possédassent pas eux-mêmes.

Le Ministre ajouta qu'il ne le pensait pas non plus. Puis il poursuivit :

"L'on craint beaucoup que les Russes n'avancent en Allemagne et ne poussent leur ligne de démarcation plus à l'ouest. Je ne le crois pas. Je pense qu'il s'agit là de propagande. Les Russes ont beaucoup de difficultés de toute sorte. Ils sont plutôt en perte de vitesse. Le fait que des extrémistes comme cet "idiot" de Idanoff exercent actuellement une telle influence, c'est, à mon sens, un signe qui annonce de profondes modifications. Cela me rappelle la loi de 1789 qui, tout juste avant qu'éclatât la Révolution, accorda à la noblesse quelques privilèges de plus dans l'armée. Lorsqu'un régime est en train de se transformer, les purs qui représentent l'essence de sa doctrine remontent encore une fois à la surface".

Là-dessus, quittant le domaine des généralités politiques, j'ai abordé une fois encore la question des grâces à accorder à nos compatriotes, l'affaire des agents provocateurs et j'ai prononcé quelques mots sur l'esprit qui devait toujours présider aux rapports franco-suisse, dans la question des zones, la compréhension qu'on devait avoir mutuellement pour les besoins économiques, jusque dans des détails infimes, qui étaient, en l'occurrence, précisément ce qu'il y avait de plus décisif.

Je dois avouer que le Ministre paraissait si préoccupé par la vision de choses et de problèmes qui le touchent de bien près dans son propre destin, qu'il ne prêta à mon exposé qu'une attention extrêmement courtoise et comme toujours bienveillante, mais sans toutefois que je sentisse poindre en lui ces décisions que, d'autres fois, il exprimait par des : "Laissez-moi en faire mon affaire", "ça, je vous le promets, je m'en occuperai personnellement". Il se contenta de dire : "Je me souviens de ces questions ; je saisirai l'occasion d'en toucher un mot, au cours des interventions que nous aurons à faire."

Il paraît que M. Bidault prend une part de plus en plus active à la conduite des affaires de son parti, qui aboutissaient hier, après une discussion très serrée, à une résolution visant l'établissement immédiat d'un gouvernement fort.

Ce soir, à dîner, le Directeur Général, l'Ambassadeur Couve de Murville me disait : "Je pars pour Londres, je me réjouis d'y voir des Anglais ; en Amérique, je n'ai vu que des Allemands ; ils le sont de plus en plus, c'est véritablement là un phénomène physiologique ; son industrie, son caractère colossal, son organisation, tout cela est entièrement allemand, comme est allemande l'armée héritière du plus beau militarisme continental. Eisenhower, Marshall, tous deux sont des Allemands de la deuxième génération".

Comme je demandais si Monsieur Bidault irait également à Londres, Couve répondit : "Bien entendu ! Il est encore Ministre des Affaires Etrangères et il y a des chances qu'il le soit dans le prochain gouvernement". Puis, il ajouta : "C'est un homme très cultivé, qui s'exprime très bien, mais il a de terribles défauts ; la haine qui existe entre lui et le Général est de nature entièrement personnelle et d'autant plus forte, de ce fait. Elle le ravage littéralement, parce que le Général lui fait peur ; il ne peut l'attaquer directement ; ses véritables qualités lui échappent, tandis que ses défauts viennent s'inscrire dans le champ précis de son sens critique. Le Général est un très grand stratège politique, mais il lui manque toute capacité tactique. Sa tactique appartient uniquement à son entourage ; lui-même ne s'y intéresse pas ; il méprise tous les petits moyens parlementaires, les questions intérieures ne sont pas vraiment de son domaine. Ceci est vrai, surtout pour les questions économiques ; les nationalisations ne lui apparaissent pas dans leurs véritables conséquences, mais seulement comme des concessions qu'il fait à des tendances ou à des pressions. Mais, dans la grande ligne, dans ses conceptions de politique extérieure, en ce qui concerne l'Europe, la place de la France dans le monde, je dirais qu'il est d'une

- 7 -

conséquence extrême et que tout ce qu'il fait et ce qu'il dit porte la marque de son style. Et, pour moi, j'avoue que c'est un très grand style".

Comme on le voit, ce n'était plus le collaborateur de M. Bidault qui parlait...

Veillez agréer, Monsieur le Conseiller Fédéral, l'assurance de ma haute considération.

Le Ministre de Suisse :



1 annexe. ✓